Ami du Clergé du 17 juin 1954

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — XXXVII. 5e Dimanche après la Pentecôte : L'amour de Dieu, secret du bonheur, 209.
Première Messe. — Ce qu'est le prêtre, 210.
Retraite mariale pour religieuses. — XVI. Le sacrifice de la Croix, 212. — XVII. La résurrection de Jésus : la vie chrétienne, 213. — XVIII. L'ascension : l'Espérance, 215.
En lisant. — Hymne à Notre-Dame, 216.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

XXXVII

5e Dimanche après la Pentecôte

L'AMOUR DE DIEU, SECRET DU BONHEUR

O Dieu qui avez préparé des biens invisibles à ceux qui vous aiment,
répandez en nos cœurs les sentiments de votre amour
afin que, vous aimant en tout et par-dessus tout,
nous obtenions ce bonheur que vous promettez
et qui surpasse tout désir.

En bref : **Donnez-nous votre amour, pour mériter votre bonheur.**

Cette paix que nous implorons de Dieu, qu'en ferons-nous ? Nous la consacrerons à le servir. Mais comment le servir ? En l'aimant. « en tout et par-dessus tout ». Et quel sera le fruit de cet amour si généreux ? Un bonheur « qui surpasse tout désir ». Voilà un thème splendide à nos méditations.

I. — *Aimer Dieu comme il le mérite*

Jésus s'est plu à le rappeler : tous les commandements de la Loi de Moïse, qu'il reprend à son compte, se résument d'un mot : « Tu aimeras, de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toute ton âme, de toutes tes forces » (Deut., VI, 5 ; Luc, X, 27). Voilà le premier commandement. Premier dans l'ordre de présentation, parce que premier dans l'ordre de l'urgence. Et le second n'est qu'une forme du premier : le prochain ne fait qu'un avec Dieu. C'est le même amour qui doit donc embrasser ce double objet.

Mais c'est l'**amour de Dieu** qu'envisage spécialement notre Collecte. Si nous l'obtenons de lui, l'amour du prochain, sur lequel insiste l'épître (S. Pierre) et l'évangile, suivra tout naturellement.

1. — Qu'il faille aimer Dieu, il suffit de se souvenir qu'il est le souverainement aimable. Israël a chanté sa bonté dans des **Psaumes** (Ps. 102 à 106, 117, 118). Le Cantique des Cantiques a célébré les amours de ce Dieu tout aimable avec l'âme humaine, en des termes qui ont alimenté les méditations de tous les grands mystiques.

Eux, du moins, ont compris que cet amour éternel que Dieu a voué à son peuple (Jér., XXXI, 3), s'étend à tous les peuples, à toutes les âmes.

Si Dieu crée, lui qui se suffit à lui-même, **c'est qu'il aime.** S'il vient au secours de l'humanité déchue, s'il lui envoie pour la délivrer son propre Fils c'est que son amour ne recule pas devant les derniers excès, pour conquérir notre affection, comme s'il en avait besoin.

En réalité, c'est nous qui avons besoin de son amour, ayant reçu un cœur affamé d'amour. Dieu ne s'est pas contenté de nous donner, pour apaiser sa faim, des pères et des mères, des épouses et des amis à chérir. Il s'est proposé lui-même comme le seul amour qui, embrassant et complétant tous les autres, nous accompagnera durant toute notre existence, pour lui donner un appui, un guide et nous conduire à cette vie éternelle qui sera plongée dans un amour sans défaillances et sans éclipse. Dès ici-bas, il nous fait faire l'apprentissage de cette dilection qui nous béatifiera en nous infusant, par l'Esprit-Saint, l'amour même qu'il échange avec le Fils.

Ainsi l'amour de Dieu est le tout de la vie. Il résume tous nos rapports avec le Seigneur, il répond tellement à nos besoins que, lui présent, rien ne nous manque, lui absent, rien ne peut y suppléer. Il est le viatique de notre pèlerinage terrestre. C'est lui qui fait les saints et soutient l'héroïsme des martyrs. « Où l'on aime, dit S. Augustin, on ne peine pas, ou si l'on peine, on aime sa peine ». Aurons-nous assez de l'éternité pour remercier notre Père si aimant de nous avoir tant aimés, et pour répondre par l'amour à l'amour.

2. — Mais, dès ici-bas, il faut commencer ce commerce délicieux, dont Jésus nous a fait le plus doux des devoirs. Il faut aimer Dieu avec tout nous-même, l'aimer en **tout** et **par-dessus tout**, comme le dit notre collecte.

— **a) L'aimer en tout.** Dans ceux que nous aimons. Dieu est partout. Il est en tout Il est plus particulièrement dans ceux que nous aimons. N'est-ce pas lui qui nous les a donnés et qu'il nous fait un devoir d'aimer ? A lui nous devons nos parents, l'amour maternel... Plus on avance dans la vie, plus on a besoin de sa maman. Ne craignez pas de l'aimer. Ce n'est pas une rapine dans l'holocauste. Car ce qu'elle a de tout aimable, ce dévouement unique et irremplaçable qui nous la rend si chère, c'est lui qui l'a mis dans son cœur. C'est donc lui que nous aimons en elle. Le cœur d'une mère, c'est le chef-d'œuvre de Dieu, la plus éclatante manifestation de sa propre bonté.

Ainsi en est-il de nos autres amours. Quand nous disons : « père » comment ne pas remonter jusqu'à ce Père qui est dans les cieux ? Votre femme, vos enfants, n'est-ce pas aussi de purs trésors que Dieu vous a confiés, pour enchanter votre vie ? La fécondité du foyer est-elle autre chose qu'une émanation de la fécondité infinie du Créateur et de la Trinité ? Vous n'avez pas de meilleure manière de chérir Dieu que de donner tout votre cœur à ceux qui se chauffent à votre foyer.

Vos amis, enfin, s'ils sont dignes de ce beau nom, c'est lui encore qui leur a donné ce cœur où vous trouvez un si sûr appui, des confidents et des conseillers. On dit que la grâce est une amitié avec Dieu. C'est assez dire tout ce qu'il y a de divin dans votre amitié humaine. Et qu'est-ce que la Patrie, sinon une grande amitié.

— **b) Dans le devoir.** Il faudrait ici alléguer tant de beaux psaumes où se fait jour le plus pur sentiment religieux (le ps. 118 consacre ses innombrables strophes à chanter l'ardent amour de l'âme fidèle pour la Loi de Dieu, c.-à-d. pour sa volonté sainte). N'est-ce pas le propre de l'amitié que de n'avoir à deux qu'une volonté ? Accomplir la loi c'est, Jésus l'a redit avec toute son autorité, le seul témoignage de notre amour pour Dieu.

De même, la soumission à cette volonté divine que nous indiquent les événements. Qu'il pleuve ou qu'il vente... tous les temps nous parlent de Dieu. « Bénissez Dieu, œuvre de Dieu... Bénissez-le, soleil et lune, pluie et rosée, froidure et chaleur, etc. » (Dan., III, 57-58). Chant d'amour que nous pouvons entonner en toute circonstance. Quand Job s'écrie : « le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, que son nom soit béni », il aime Dieu en sa volonté sainte.

Mais surtout, quelle preuve d'amour que de reconnaître dans nos épreuves ce Dieu, qui ne permet notre souffrance que comme un moyen de lui donner la preuve et la mesure de notre amour ? Aimons-le donc « en toutes choses ». Ne le perdons jamais de vue. Ne nous laissons pas aller à des murmures injurieux à son Cœur. Si nous reconnaissons sa main dans tous les événements, tout nous semblera facile, parce que tout, même le pire, sera comme imprégné de sa présence.

— 2° **L'aimer par-dessus tout.** Dieu est « un Dieu jaloux ». Pas d'idoles ! C'est le mot d'ordre toujours nécessaire. Il ne suffit pas de voir Dieu partout, de le mettre de moitié dans tous nos amours. De moitié, ce n'est pas assez. On ne fait pas sa part au Dieu infiniment bon. **Il veut tout.** Pourquoi ? Pour pouvoir se donner tout, ce qui suppose un cœur désencombré et largement ouvert à ses avances. Ce n'est pas diminuer la part qu'il nous permet d'attribuer aux affections terrestres d'établir une hiérarchie. « Dieu premier servi », disait Ste Jeanne d'Arc.

...Je vous aime
beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même... (Polyeucte).

Notre cœur est assez riche, surtout quand la grâce de la Charité l'a dilaté à l'infini pour donner à chacun de nos aimés une affection sans mesure humaine, en réservant à Dieu une affection totale. Nous ne frustrons personne en donnant tout notre cœur à chacun, dans l'ordre voulu par Dieu, dans la conformité à son amour infini et parfait.

Voilà comment le péché est un si grand désordre. Il consiste, en effet, à aimer quelque créature plus que le Créateur, ou **autant** que lui. En définitive, il est une **méprise sur l'amour.**

II. — *Conquérir, par cet amour, un bonheur indicible*

En échange de notre amour, Dieu nous réserve une éternité de bonheur, un bonheur dont rien, ici-bas, ne peut nous donner une idée, car il est infiniment au-dessus de notre capacité naturelle, « il surpasse tout désir ». Nos regards n'atteignent que la créature, reflet du Créateur, sans doute, mais reflet tout matériel, d'un Dieu qui est Esprit. Notre imagination, d'autre part, a beau enfler ses rêves, elle reste bien en-deça de ce qui nous attend là-haut. Ne rêvez donc pas de trouver dans le Ciel un bonheur fait de l'accumulation de tout ce qui, ici-bas, a pu exciter vos désirs. Serai-je riche ? serai-je puissant ? serai-je savant et connaîtrai-je tous les secrets de la nature ? Trouverai-je l'amour fidèle que, peut-être, je n'ai pas trouvé ici-bas ? Qu'est-ce que tout cela, au prix de ce qui vous attend ? Même instruits par Dieu lui-même de notre destinée, nous n'arriverons jamais à nous en faire une idée qui, à la fois, le représente en toute sa beauté et ne déborde pas nos pauvres moyens de connaître. « Nous verrons Dieu tel qu'il est », dit S. Jean.

Voir Dieu face à face, pouvez-vous concevoir ce que cela représente de joies ? L'aimer comme il s'aime, et plonger toujours plus avant dans la joie inépuisable d'un tel amour ! Non, nous ne pouvons comprendre une telle félicité. Rien ici-bas n'en approche. Dieu nous pardonnera donc de n'y point parvenir. Mais à la condition de croire à sa parole et d'opposer aux pauvres bonheurs d'ici-bas, qui vous envahissent de leurs obsessions, ce bonheur divin qui ne peut frapper en ce monde une âme prisonnière : « Quæ non videntur, æterna... »

Voilà pourquoi nous demandons à Dieu de nous aider à suppléer au manque d'attirance sensible de ce bonheur et à la pauvreté d'un amour que rien de visible n'excite.

Croyez-en le Seigneur, qui sait, et qui ne ment pas.

Espérez, c.-à-d. attendez ce bonheur auquel il faut sacrifier tous les bonheurs de la terre.

Enfin et surtout, **aimez** « en tout et par-dessus tout » Celui qui sera le bonheur inépuisable. L'amour qu'il nous demande n'est autre chose que le choix libre d'une volonté docile, qui s'en rapporte à Dieu.

Mon seul Amour, exauce ma prière :
Ah ! pour t'aimer, donne-moi mille cœurs !
Mais c'est encore trop peu, Jésus, beauté suprême,
Donne-moi pour t'aimer ton divin Cœur lui-même ;
De mon désir brûlant,
Seigneur, à chaque instant,
Oh ! souviens-toi !

POUR UNE PREMIERE MESSE

QU'EST-CE QU'UN PRÊTRE ?

Les plus grandes heures dans une vie humaine ce sont les heures religieuses où Dieu permet à sa créature de s'approcher plus près de lui et de participer plus pleinement de sa propre vie. C'est l'heure exaltante du baptême où un fils d'homme devient fils de Dieu ; c'est l'heure solennelle où un homme reçoit pour la première fois par la Ste Eucharistie, la visite de Dieu ; c'est l'heure émouvante où un homme déchu de sa dignité par le péché, la retrouve grâce à l'absolution sacramentelle. Mais, c'est l'heure plus bouleversante encore que celle où un homme, après avoir reçu l'imposition des mains épiscopales, se relève et, conscient du prodigieux caractère dont il vient d'être marqué, peut dire : « Je suis prêtre pour l'éternité ! »

Cette heure-là, mon cher ami, vous l'avez vécue il y a quelques jours. Son souvenir ne s'effacera plus de votre mémoire... Aujourd'hui, exerçant la fonction primordiale de votre sacerdoce, vous célébrez votre première messe solennelle dans l'église de votre paroisse. Et vous désirez que je redise à cet auditoire en quoi consiste la grâce qui vient de vous être départie.

Pour parler de cette grâce, il suffira de prêter l'oreille aux effusions dont votre âme est débordante : « Je ne m'appartiens plus. J'appartiens au Christ. Je vis, mais non ! ce n'est pas moi qui vis. C'est le Christ qui vit en moi. Dans ma bouche il a mis ses paroles. Mes mains sont pleines de sa puissance. J'agis,

mais c'est lui qui opère. Je suis son mandataire. Je suis un autre Christ ! »

Ne croyez pas, m. f., qu'en parlant ainsi le prêtre succombe à quelque orgueil sacrilège. Pauvre mortel, il a surtout conscience de son indignité, et jamais il n'aurait osé aspirer à un pareil honneur si une voix pressante ne l'avait convié à cet honneur tout chargé de graves responsabilités.

Qu'est-ce qu'un prêtre ? C'est, dit S. Paul, un homme que Dieu choisit et qu'il sanctifie au profit des autres hommes. En quoi consistera sa fonction ? *Il sera le représentant des hommes devant Dieu et le représentant de Dieu devant les hommes.*

I

Représentant des hommes devant Dieu, il les personnifie dans le culte qu'ils lui doivent.

Il parle à Dieu au nom du peuple chrétien et Dieu l'écoute comme un mandataire accrédité. Il l'écoute avec la bienveillance de l'ami pour l'ami : « *Jam non dicam vos servos sed amicos.* »

Il est votre mandataire quand il récite quotidiennement son bréviaire. Il prie pour vous qui êtes confiés à sa sollicitude. Il prie en votre nom. Et c'est pourquoi il ne parle jamais à la première personne du singulier. Il ne dit pas « *Oro :* je prie », mais « *Oremus :* Prions !» Quand vous voyez un prêtre réciter son bréviaire, ne ressemblez pas aux incroyants ou aux têtes légères qui prétendent qu'il ferait mieux de s'adonner à des tâches plus urgentes et plus productives. Il n'y a rien de plus urgent que d'offrir à Dieu le sacrifice de louange et de réparation, et d'attirer sur les hommes ses bénédictions.

Il est surtout le représentant de son peuple quand il offre la divine Victime, la seule agréable à Dieu, car la seule capable de répondre à la mesure de son infinie majesté. Le prêtre à l'autel, levant les mains qui tiennent l'hostie et le calice, accomplit le geste dont vous avez le plus besoin. Sans lui, vous ne pourriez le faire ; mais grâce à lui, ce geste devient pour vous signal de bénédictions et de salut : car celui qui le fait en votre faveur, a été choisi, est mandaté, est agréé par Dieu lui-même.

La seule présence d'un prêtre fidèle à ses obligations est pour un pays un paratonnerre, une source abondante de grâces. C'est un trait d'union entre le ciel et la terre. C'est une permanence établie à votre service pour vous permettre d'avoir accès près de Dieu.

II

Représentant des hommes près de Dieu, le prêtre est encore mandataire de Dieu près des hommes.

Certes, si Dieu l'avait voulu, il aurait pu se passer des prêtres ; il aurait pu faire bénéficier le monde de son amour sans avoir besoin d'intermédiaires. Mais il a voulu instituer une Eglise qui continue l'œuvre de lumière, de rédemption et de sanctification que son Fils, N.-S. Jésus-Christ, est venu accomplir ici-bas.

« Allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer ce que moi-même je vous ai appris. Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Ces paroles de Jésus s'adressaient aux apôtres, et par delà leurs personnes, à tous les prêtres. Aussi, depuis bientôt vingt siècles, les prêtres vont à travers le monde pour redire la bonne nouvelle du message évangélique. Ils apprennent aux hommes à connaître leur Père des cieux. Ils leur disent que Dieu est amour. Ils leur enseignent les mystères de leur origine et de leur destinée. Que sont les autres sciences en regard de celles-là ?

Le prêtre fait plus encore. Le pouvoir qu'il a reçu lui permet d'agir jusque dans les intimes profondeurs des âmes. Il les transforme, il les vivifie, il les divinise. Il y fait régner Dieu. Ses mains sont comme un canal par où passe le torrent des grâces que le Christ leur a méritées par sa Passion.

C'est surtout quand il est à l'autel qu'il exerce cette auguste fonction. Regardez-le au moment solennel du saint sacrifice de la messe. Il lève les yeux au ciel, il bénit un peu de pain. Il dit sur ce pain : « Ceci est mon Corps ». Et voilà que dans ses mains se produit un prodige que l'on peut comparer à celui du jour de l'Annonciation. Le Christ renaît, en quelque sorte, pour prolonger le mystère de son Incarnation et de sa Rédemption. Et le prêtre présentant à ceux qui ont faim de vie divine le Verbe incarné devenu aliment, leur dit : « Voici l'Agneau de Dieu. Voici celui qui efface les péchés du monde. Venez, prenez et mangez le corps de votre Sauveur. »

Du berceau à la tombe, vous bénéficiez de la paternité spirituelle du prêtre C'est lui qui, au jour de votre baptême, a infusé dans votre âme la vie divine. C'est lui qui vous a préparés aux joies émouvantes de votre Communion solennelle. C'est lui qui, après vos fautes, vous a apporté le pardon de Dieu. C'est lui encore qui bénit vos alliances et vos serments. Et lorsque la maladie qui présage le tombeau vous étendra sur le lit dont vous ne vous relèverez plus, c'est toujours lui qui viendra vous bénir une dernière fois et vous préparer au redoutable passage.

Puis quand vous aurez quitté ce monde, il offrira pour le repos de votre âme le saint sacrifice de la messe. En vérité le prêtre est le grand bienfaiteur de l'humanité. Il est le continuateur de l'œuvre du Christ. On pourrait dire qu'il ferme l'enfer et qu'il ouvre les Cieux. On comprend la parole de S. François d'Assise : « Si je rencontrais sur mon chemin un ange du paradis et un prêtre, je saluerais le prêtre d'abord, ensuite l'ange. »

III

Il convient donc quand un jeune prêtre monte pour la première fois à l'autel dans la paroisse qui l'a vu grandir, que des cérémonies se déroulent toutes remplies d'une reli-

gieuse allégresse. Il convient que la communauté chrétienne prenne conscience qu'une nouvelle source de grâces a jailli sur terre, mais il convient surtout que cette communauté profite de cette fête pour prendre la résolution de coopérer plus activement au recrutement sacerdotal. Que les chrétiens sachent qu'ils sont autant intéressés à ne pas manquer de prêtres et de bons prêtres que des passagers — ainsi que le dit la Liturgie — qui ne veulent pas faire naufrage le sont à ne pas manquer de solides rameurs et d'habiles pilotes !

Hélas ! aujourd'hui il y a pénurie de prêtres. C'est la plainte universelle. Elle vient des villes où d'immenses faubourgs se construisent, où des populations entières surgissent en un clin d'œil, mais périssent spirituellement, hélas ! faute de prêtres. Elle ne vient pas moins de nos pauvres campagnes dont certaines retombent en plein paganisme, parce que les clochers sont muets, les tabernacles vides, les troupeaux sans pasteurs. Le fait est là, brutal et indéniable : notre génération compte beaucoup moins de prêtres que celles qui l'ont précédée alors qu'il en faudrait beaucoup plus.

C'est à vous, parents chrétiens, qu'il convient de résoudre cet angoissant problème. C'est à vous qu'il appartient non pas de donner la vocation à vos enfants — c'est Dieu qui choisit ses prêtres — mais de préparer le terrain où lui-même fera germer une âme sacerdotale. Rappelez-vous que dans la question des vocations, Dieu ne fait la plupart du temps que ratifier l'éducation que l'enfant a reçue.

Je forme le souhait que beaucoup parmi vous ressentent le bonheur qu'éprouvent en ce moment les parents du jeune prêtre qui pour la première fois monte à l'autel et va dans un instant nous bénir. Ainsi soit-il.

RETRAITE MARIALE POUR RELIGIEUSES

XVI

LE SACRIFICE DE LA CROIX

Localisation. — S'il est un endroit au monde que le pèlerin voudrait revoir intact, c'est bien le Calvaire. Malheureusement la main de l'homme est passée là. Le sommet de la colline a été rasé par ordre d'un empereur romain, et ainsi diminué de plusieurs mètres. Et les constructions successives, fort laides et fort délabrées actuellement, ont achevé la métamorphose. Des autels appartenant aux diverses confessions sont serrés les uns contre les autres, et leur style n'est pas fait pour évoquer le drame qui s'est déroulé au même endroit voilà deux mille ans.

Aussi, plutôt que de nous représenter l'état actuel du Calvaire, il est plus favorable à la ferveur de nous rappeler les données de l'Evangile : Jésus entouré des deux autres crucifiés, et consolé par la présence de Marie et du petit groupe d'âmes fidèles.

Et devant un mystère aussi profond, les lumières de la foi et de la théologie sont les plus aptes à nous éclairer et à nous toucher.

I. — *Nature du sacrifice de la Croix*

1. C'EST UN ACTE DE LA VERTU DE RELIGION. La vertu de religion nous fait reconnaître la Majesté infinie de Dieu, sa toute-puissance créatrice, sa Providence. Parmi tous les actes qui nous font exprimer cette vertu, le sacrifice est le plus parfait. Aussi le retrouve-t-on dans toutes les religions de l'antiquité, sous des formes très variées. On s'accorde traditionnellement pour reconnaître deux éléments essentiels à la forme la plus expressive de sacrifice : l'offrande et l'immolation. Eléments qui se retrouvent dans le sacrifice du Calvaire :

a) *Offrande :*

« Tu n'as agréé ni holocaustes ni sacrifices pour les péchés. Alors j'ai dit : Me voici venu... ô Dieu, pour faire ta volonté » (Héb., x, 6-7).

b) *Immolation :*

« Mais le Christ...c'est avec son propre sang et non point avec celui des boucs et des veaux qu'il pénétra une fois pour toutes dans le sanctuaire, ayant obtenu une rédemption éternelle » (Héb., IX, 12).

2. IL TIRE SA VALEUR DES SENTIMENTS INTIMES DE JÉSUS.

Dieu ne se complaît pas dans la souffrance en tant que telle, mais dans les sentiments d'amour, de soumission, d'offrande, de ses créatures. La souffrance ne vaut à ses yeux que dans la mesure où elle exprime ces sentiments. De même le sacrifice de la Croix a été puissant sur le Cœur de Dieu en vertu de l'obéissance et de l'amour qui l'ont inspiré :

« Ayant été exaucé par sa piété, il apprit, parmi ses souffrances, à obéir, tout Fils qu'il était. Et ainsi rendu parfait, il devint pour tous ceux qui lui obéissent, un principe de salut éternel » (Héb., v, 7-9).

« C'est l'obéissance de l'humble et immaculé et fidèle Agneau, mon Fils unique, qui rouvrit la vie éternelle, fermée depuis si longtemps » (Dialogue de Ste Catherine de Sienne).

3. CETTE VALEUR EST INFINIE, en vertu de la dignité infinie du Fils de Dieu.

Une pensée de S. Augustin souligne le prix de ce sacrifice. Il remarque que Jésus-Christ étant Dieu, aurait droit à ce qu'on lui offre des sacrifices. Mais il préféra être lui-même sacrifice en son Humanité sainte plutôt que d'en recevoir, afin d'ôter à quiconque la tentation de sacrifier à la créature :

« In forma servi sacrificium maluit esse quam sumere, ne vel hac occasione quisquam existimaret cuilibet sacrificandum esse creaturæ ».

II. — *Rôle du sacrifice de la Croix*

C'est pour nous sauver que Jésus est mort sur la Croix. Il y a là un mystère, dont nous pouvons cependant soulever un peu le voile en nous basant sur *deux principes*, l'un naturel, et l'autre surnaturel :

a) Par sa dignité unique, l'Humanité de Jésus était la plus parfaite de toutes. Autrement dit, Jésus était par nature *le Chef des hom-*

mes. Or il est normal qu'un chef parle au nom de ses inférieurs, agisse en leur nom, mérite pour eux.

b) Jésus possédait en lui la source de la grâce, destinée à se répandre sur tous les hommes de bonne volonté : c'est *la grâce capitale.* Ce lien surnaturel renforce encore, et incomparablement, les liens de nature qui font de lui notre Chef.

Par suite de ces principes, il n'y a pas d'autre moyen d'aller à Dieu que de passer par Jésus. En effet sa PASSION NOUS MÉRITE :

a) *la réconciliation* avec Dieu, par le pardon de nos péchés.

« Si le sang des boucs et des taureaux, si la cendre de la vache, dont on asperge ceux qui sont souillés, sanctifie à l'effet de purifier la chair, à combien plus forte raison le sang du Christ... ne purifiera-t-il pas nos consciences des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant ? » (Héb., IX, 13-14).

b) *l'union à Dieu :*

« Voici que nous possédons, par le sang de Jésus, l'accès assuré dans le sanctuaire. Voici qu'il nous a ouvert une voie nouvelle et vivante à travers le voile, c'est-à-dire à travers sa chair » (Héb., x, 19-20).

III. — *Applications*

La manière dont les mérites du sacrifice de la Croix nous sont appliqués a été parfois mal comprise.

1. *Les Protestants du XVI^e^ siècle,* afin de mettre en relief la valeur du sacrifice du Calvaire, prétendait que ce sacrifice agissait à lui seul, sans aucune collaboration de notre part : nos péchés étaient trop grands, notre nature humaine trop corrompue, pour que nous puissions faire quoi que ce soit en vue du salut.

2. A l'opposé, *les Protestants libéraux du XIX^e^ siècle* professaient que Jésus mourant sur la Croix nous avait seulement donné un exemple de renoncement et d'amour de Dieu et des hommes. Ce serait une rédemption purement morale.

3. Selon la *doctrine catholique,* la vérité est entre ces deux erreurs opposées. Pour que nous ayons part au sacrifice de Jésus, il faut que nous ajoutions « ce qui manque à sa Passion », selon l'énergique expression de S. Paul:

« Je me réjouis à présent dans mes souffrances pour vous et j'achève ce qui manque encore aux épreuves du Christ dans ma chair pour son corps, l'Eglise » (Col, I, 24).

La leçon qui rayonne de la Croix du Calvaire est une leçon de mort à nous-mêmes. Il n'est pas possible d'être chrétien quand on cultive l'égoïsme. Il faut, tôt ou tard, qu'il disparaisse si l'on veut être sauvé :

« L'amour divin et l'amour-propre ne peuvent subsister ensemble dans un même cœur : il faut que l'un ou l'autre périsse » (Ste Jeanne de Chantal).

Tant qu'une âme consacrée à Dieu ne s'est pas décidée à cette mort à elle-même, elle entretient en elle un poison qui peut rapidement devenir mortel. Il suffira d'une occasion : orgueil froissé, échec, travail ingrat, etc., pour que l'égoïsme se réveille et prenne des proportions fantastiques. Dans ce domaine, les demi-mesures ne valent rien : il faut se renoncer complètement, ainsi que Notre-Seigneur nous le demande si nettement (Mt., XVI, 24-25 ; Jo., XII, 25, etc.).

« Quand vous voulez savoir ce que vaut une âme, touchez-la, et si elle ne rend pas le son du sacrifice, fût-elle couverte de pourpre, passez, ce n'est pas une âme ! » (Lacordaire).

Donc, en méditant ce mystère du crucifiement de Jésus, efforçons-nous d'en vivre de deux manières :

a) *en nous y unissant par la foi et l'amour ;* en faisant nôtres les sentiments d'adoration, d'action de grâces, de satisfaction et de demandes que Jésus y a formulés.

N'oublions pas que la messe est la prolongation du sacrifice de la Croix, et qu'elle nous permet de nous y unir aussi réellement que si nous avions été au Calvaire le Vendredi Saint.

b) *en réalisant spirituellement en nous cette mort* dont Jésus nous a donné l'exemple : mort au monde, aux plaisirs, à l'égoïsme.

Et si nous vivons ainsi, nous pourrons mourir corporellement en toute confiance dans les sentiments de Ste Catherine de Sienne :

« Mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés. ...Tu m'appelles, ô Seigneur, et je viens à Toi, non à cause de mes mérites, mais à cause de ceux de ton sang. O sang, O sang ! »

XVII
LA RÉSURRECTION DE JÉSUS : LA VIE CHRÉTIENNE

Localisation. — A l'intérieur de la basilique du Saint-Sépulcre, à quelques mètres des autels, un « tombeau » en marbre a été construit de toutes pièces, pour commémorer le lieu approximatif où Jésus a été enseveli et est ressuscité. A défaut du monument creusé dans le roc, le pèlerin aime à pénétrer dans cet édicule, par une porte si étroite qu'il faut se courber en deux pour y passer ; et il baise avec amour la banquette qui lui évoque l'endroit où fut déposé le très saint corps du Sauveur.

Unissons-nous à Marie pour contempler son divin Fils dans la gloire de sa Résurrection.

I. — *La Pâque du Seigneur*

Chez les Juifs, la Pâque rappelait le passage *(pascha)* de l'ange de Dieu qui châtia les Egyptiens au cours d'une nuit terrible, et épargna toutes les demeures marquées du sang de l'agneau. Elle rappelait aussi le passage de la mer Rouge par le peuple hébreu libéré du joug étranger.

Ces merveilles préfiguraient la délivrance réalisée par le Christ, et ce n'est pas sans un dessein providentiel que le sacrifice suprême eut lieu à cette date.

« *Chez les premiers chrétiens,* la Pâque signifiait le Vendredi Saint, jour de l'immola-

tion du véritable Agneau pascal » (Ch. Croegaert). Depuis de nombreux siècles elle signifie le jour de la résurrection de Jésus. Entre deux, aux IIIe-IVe siècles, elle unissait intimement ces deux solennités. S. Augustin parle du « Très sacré Triduum » du Crucifiement, de la Sépulture et de la Résurrection du Sauveur : « *Sacratissimum triduum Crucifixi, Sepulti, et Suscitati* ». Tel est au fond le vrai sens de la résurrection. Elle est l'aspect inséparable de la mort de Jésus-Christ. Son sacrifice n'était pas le dernier mot, et c'est un contre-sens de terminer le « Chemin de Croix » par sa mise au Tombeau. Le dernier mot est le triomphe de la Résurrection.

Aussi cette fête est-elle au centre de la Mission de Jésus, au centre de la Liturgie, et au centre de notre vie. Et S. Grégoire de Nazianze a raison de s'écrier :

« C'est la Pâque du Seigneur, la Pâque, oui la Pâque, je le dis jusque trois fois en l'honneur de la Sainte Trinité. C'est la fête des fêtes, la solennité des solennités, surpassant toutes les autres autant que le soleil surpasse les étoiles ».

Les incroyants considèrent que tout s'est terminé au Calvaire. Pour la même raison ils ne comprennent pas la souffrance, ni la mortification chrétienne. Retenons que la souffrance, aussi bien pour Jésus que pour nous, n'est pas une fin mais un moyen.

II. — *Notre Pâque*

S. Paul revient souvent sur le rôle de la résurrection du Sauveur par rapport à notre sanctification. C'est à ce moment-là que Jésus « a été fait esprit vivifiant » (I Cor., XV, 45), pour nous communiquer sa vie divine. De même que nous devons participer à la mort du Christ en mourant spirituellement au monde et à ses convoitises, de même nous participons à sa résurrection en vivant de sa vie divine.

« Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché ? Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ? Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle » (Rom., VI, 2-4).

Le baptême nous renouvelle à fond. Il nous communique la vie de Jésus-Christ ressuscité, et par là-même détruit en nous le péché.

Il n'y a pas deux temps dans l'œuvre de notre transformation spirituelle : un temps de lutte pénible et longue, suivi d'un temps de domination de l'esprit sur la matière. C'est par un seul acte, le baptême, que nous « mourons » au mal et vivons pour Dieu.

Certes, les tendances au mal demeurent dans notre nature si profondément troublée par le péché originel, et il faudra les mater jusqu'à notre dernier souffle. Mais désormais elles ne nous sont plus imputables : nous sommes inondés d'un tel déluge de grâces que la victoire nous est assurée : nous pouvons tout en celui qui nous fortifie (Phil., IV, 13). Il ne tient qu'à nous de conserver la vie divine jusqu'à notre mort corporelle. Le péché mortel, si fréquent, hélas ! ne devrait même pas exister chez des chrétiens, tant ils sont forts, s'ils le veulent bien, de la force toute-puissante de celui qui a vaincu le Mal. Telle est la vision de la vie chrétienne que nous dévoile S. Paul.

« Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en-haut, où le Christ demeure assis à la droite de Dieu ; affectionnez-vous aux choses d'en-haut et non à celles de la terre ; car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col., III, 1-3).

Cette double grâce de mort et de vie conférée au baptême était exprimée symboliquement par des baptistères à plan crucial. On en possède encore des vestiges, notamment en Afrique.

III. — *La joie pascale*

I. LA JOIE DE JÉSUS. Trop de fidèles sont, sans le savoir, monophysites ou docètes. C'est-à-dire qu'ils ne voient en Jésus-Christ que la Divinité. Il est « le Bon Dieu », comme on dit ; la fête de son Très saint Corps est la « Fête-Dieu ». Et quand S. Bernard parle des joies de la sainte Humanité de Jésus après sa résurrection, il se trouve des auteurs qui lui reprocheront de trop distinguer ses deux natures...

C'est pourtant S. Bernard qui a raison. Il ne faut pas s'imaginer que Jésus n'a rien gagné personnellement à la résurrection, et qu'il a tout simplement réintégré le bonheur du Ciel qu'au fond il n'aurait pas quitté. En réalité, son Humanité, corps et âme, ignorait expérimentalement les joies du Ciel, et ce fut pour elle une récompense infiniment béatifiante, et toute nouvelle, qui eut lieu le jour de Pâques. La joie qui, auparavant, lui venait de la vision béatifique, ne rayonnait pas sur les parties inférieures de son âme, ni à plus forte raison sur son corps, sujet aux souffrances. Mais à partir de la résurrection, « le Christ ne meurt plus, la mort n'a plus d'empire sur lui » (Rom., VI, 9).

C'est à ce moment-là que se termine son sacrifice ; sa résurrection est l'acte par lequel son Père agrée son oblation. Et quand nous assistons à la messe, il ne faut pas seulement nous souvenir des souffrances de la victime du Calvaire, mais aussi, plus même, des joies de sa résurrection. La messe est le prolongement de la victoire du Christ. Jésus n'y est plus à l'état de victime souffrante, mais de victime triomphante, débordante de joie et communiquant sa joie aux fidèles.

II. NOTRE JOIE. C'est la joie, en effet, qui doit aussi dominer en nous. En réalité, cette joie ne devrait jamais nous quitter, même en Carême. Et on comprend que les chrétiens orientaux continuent de chanter l'alleluia même durant ce temps. Si l'Eglise romaine nous invite à la pénitence, c'est parce que nous avons été infidèles à la grâce baptismale. Et dans la mesure où nous avons trahi notre

Maitre, il est bien normal que nous versions des larmes de sang. Mais si vous êtes toujours fidèles à votre vocation : si vous progressez sans cesse dans les vertus et la sainteté, que ce soit la joie qui domine toujours en vous, même en ce Carême, et à plus forte raison en temps pascal.

Tout nous y invite dans la Liturgie à cette époque : tous les offices sont débordants d'allégresse. Pâques est synonyme de joie. Or chaque dimanche de l'année est un écho de la fête de Pâques ; chaque messe est le prolongement du triomphe de Jésus-Christ. Il est donc normal que toute votre vie soit une joie continuelle, joie de l'amour de Dieu et du prochain, joie du sacrifice supporté pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, joie de la lutte contre les mauvaises tendances pour les assujettir parfaitement à la grâce, joie dans l'assurance de notre salut, mérité par le Christ et que nous obtiendrons si nous sommes fidèles, à l'imitation de sa sainte Mère.

XVIII

L'ESPÉRANCE

Localisation. — Le mont des Oliviers nous est cher à plus d'un titre. Là se trouve le village de Béthanie, où Jésus était si bien reçu. Là commença son triomphe le jour des Rameaux, et chaque année les catholiques de Jérusalem se réunissaient au sommet du mont pour refaire en procession le trajet du Sauveur. Là encore, en contre-bas, eut lieu l'agonie de Gethsémani. Là enfin, tout au sommet, eut lieu l'ascension. Une église rappelle ce souvenir.

Ce jour fut le dernier de la vie terrestre du Sauveur. Sans doute, dès sa résurrection il jouissait du bonheur parfait, même en sa sainte humanité. Mais les textes inspirés nous enseignent que son état n'était pas exactement ce qu'il fut à partir de l'ascension. Il était pour ainsi dire dans un état intermédiaire : il n'avait pas dit son adieu définitif aux hommes. A partir de l'Ascension, sa sainte humanité n'appartient plus à la terre. Quand elle apparaît aux saints au cours de visions miraculeuses, c'est d'une manière extrêmement mystérieuse, et qui ne ressemble pas à la manière dont il se faisait voir à ses apôtres.

Unissons-nous à Marie pour contempler son divin Fils assis à la droite de Dieu.

I. — *Jésus au ciel*

1. — *Son triomphe.* Nous remarquions au sujet de la résurrection de Notre-Seigneur qu'elle était la preuve que Dieu avait agréé le sacrifice de son Fils. L'Ascension confirme cette acceptation divine :

« Sous la loi nouvelle, la victime fut consumée dans la résurrection et l'ascension du Christ. En effet, en la résurrection, ce qui était mortel dans le Christ fut absorbé par la vie... et en l'ascension la victime fut agréée de Dieu en odeur de suavité et placée à sa droite » (Benoît XIV).

Jésus a vraiment *mérité* ce triomphe, nous dit S. Paul :

« Il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement exalté, et lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout nom... » (Phil., II, 8-9).

Il l'a mérité pour lui personnellement. et pour tous les hommes auxquels il a rouvert le Ciel. Ceux qui étaient morts dans l'amitié de Dieu depuis la création de l'humanité attendirent jusqu'à ce jour le bonheur de voir Dieu face à face.

2. — *Son sacerdoce.* Jésus n'est pas inactif au Ciel. Il y exerce d'abord son sacerdoce.

« Nous avons en Jésus, le Fils de Dieu, un grand-Prêtre excellent qui a pénétré les cieux » (Héb., IV, 14).

« C'est bien là le grand-Prêtre qu'il nous fallait, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, élevé au-dessus des cieux... Il peut sauver de façon définitive ceux qui vont à Dieu par lui, puisqu'il est toujours vivant pour intercéder en leur faveur » (Héb., VII, 26, 25).

Il est « notre avocat auprès du Père » (I Jo., II, 1).

L'Apocalypse nous le représente sous la forme d'un Agneau immolé. Jésus n'a qu'à présenter au Père ses plaies jadis sanglantes, maintenant resplendissantes, pour obtenir les plus grandes grâces de sanctification à ceux qui l'invoquent.

3. — *Sa royauté.* Quoique ayant quitté ce monde corporellement, Jésus ne s'en désintéresse pas, même dans son évolution temporelle. C'est lui qui « tient les rênes » de l'humanité, et il a la puissance de la conduire à sa fin.

Sans doute, il respecte la liberté humaine. Il laisse aux méchants la possibilité de commettre le mal. Mais il sait tirer le bien du mal, et c'est lui qui aura le dernier mot.

« Dieu le Père a déployé sa force dans le cas du Christ en le ressuscitant d'entre les morts et en le faisant asseoir à sa droite dans les cieux, au-dessus de toute Principauté et Puissance, Vertu et Seigneurie et de tout Nom quel qu'il soit non seulement dans ce siècle-ci mais dans le siècle à venir. Il a tout mis sous ses pieds » (Eph., I, 20-22).

« Il s'est assis pour toujours à la droite de Dieu, n'ayant plus qu'à attendre que ses ennemis soient mis sous ses pieds comme un escabeau » (Héb., X, 12-13).

II. — *Notre espérance*

Nous sommes associés à ce triple privilège de notre Sauveur.

1. — *Nous sommes appelés à le rejoindre au Ciel.*

Il a promis de nous préparer une place auprès de lui.

« Lorsque je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi » (Jo., XIV, 3).

« Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et je me suis assis avec mon Père sur son trône » (Apoc., III, 21).

Telle a toujours été l'espérance des fidèles :

« Puis nous, qui vivons, qui sommes restés, nous serons emportés avec eux sur les nuées à la rencontre